

UN ÉTERNEL PERFECTIONNISTE DANS UN MONDE IMPARFAIT.

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ JACQMAIN

Sarah Avni

Thomas Guilleux



FIG. 1. ENTRETIEN AVEC ANDRÉ JACQMAIN. © PHOTO : SARAH AVNI ET THOMAS GUILLEUX, 2013.

Est-il réellement utile de présenter M. André Jacqmain ? Figure emblématique de l'architecture belge, il est à l'origine de nombre de bâtiments qui façonnent aujourd'hui le paysage bruxellois. Tour à tour encensée puis décriée, sa production – comme celle de l'Atelier de Genval, qu'il a créé – ne laisse néanmoins personne indifférent. Nous avons eu la chance de faire sa rencontre.

Nous sommes le 13 novembre 2013. Nous avons rendez-vous avec lui à l'Atelier de Genval. Nous arrivons pile à l'heure. André Jacqmain n'est pas encore là. Lorsque l'ancien maître des lieux entre enfin, son aura est impressionnante. Il est chez lui.

Les présentations d'usage faites, il prend l'initiative. Son habitude des entrevues est évidente. Il se prêtait encore au jeu trois semaines auparavant pour la sortie d'un livre sur la maison Urvater. Le contexte est, cette fois, un peu différent. Il n'a rien à vendre, plus rien à prouver. Il a accepté de nous recevoir pour nous transmettre, l'espace d'un instant, l'expérience d'une vie d'architecture. Nous sommes deux étudiants à l'aube de notre vie d'architectes. La sienne est derrière lui, bien que toujours présente. Sa mémoire est, à 92 ans, exceptionnelle. Il commence par s'introduire tout seul, de manière quasi automatique, en fixant l'objectif de la caméra posée sur la table pour l'occasion. Le regard droit, il donne presque l'impression de se parler à lui-même, de se raconter cette histoire pour ne pas l'oublier. L'entretien semble, avec le recul, millimétré. Il aborde les détails de sa vie avec autant de minutie que ceux de ses projets. Nous nous rendons compte que nos questions s'effacent devant ses réponses. Nous nous effaçons devant lui.

LA RENCONTRE AVEC L'ARCHITECTURE

Le mieux, c'est que je me situe. Comment je me vois ? Comme quelqu'un qui a toujours recherché la diversité des choses, des projets, mais qui a eu des périodes.

Je suis sorti de l'Académie des Beaux-Arts marqué par l'influence d'Henry Lacoste. Les deux années de préparation à l'entrée en école d'architecture étaient déjà fortement marquées par l'annonce d'une guerre imminente. L'atmosphère était tendue, mais on gardait l'illusion qu'on allait y échapper. Quand les avions ont aplati Nivelles et Tournai ce jour du 10 mai 1940,



FIG. 2. ANDRÉ JACOMAIN ET JULES WABBES AVEC UN ÉLÉMENT EN BÉTON
ARCHITECTONIQUE PRÉFABRIQUÉ POUR LA FAÇADE DU FONCOLIN.
© ARCHIVES ATELIER DE GENVAL.

nous avons compris que ça ne serait pas le cas. Quatre ans. Parcours à vélo. Un classique des Belges. Et un premier contact avec une autre lumière, beaucoup plus vive, beaucoup plus intense et qui resurgira pour moi après, vers 1973, avec mes projets à Ibiza.

Il y avait pendant la guerre un esprit de cohésion assez étonnant à l'Académie entre les peintres, les sculpteurs et les architectes, mélangés, agissant l'un avec l'autre, participant à des concours ensemble. Chose fort importante, car j'ai toujours considéré l'architecte comme un artiste, et pas du tout comme un ingénieur.

J'ai ensuite fait partie d'une espèce de phalanstère créé par les

frères Strebelle dans un château à Torhout près de Bruges. Jean-Marie, l'aîné, était peintre et dessinateur – un très bon dessinateur. Claude Strebelle – dont vous avez certainement déjà entendu parler – était architecte. Olivier Strebelle était le cadet de la famille et avait sept ou huit ans de moins que moi. Cette immersion dans quelque chose qui ressemblait à un atelier d'architecture fut pour moi essentielle et évidente ; l'atelier comme lieu d'échange et de réflexion.

Je suis ensuite passé par les Ateliers du Marais, à Bruxelles, fondés, entre autres, par Alechinsky, Dotremont et Olivier Strebelle. J'avais malheureusement un décalage d'âge de six ou sept ans. Décalage d'âge qui m'a empêché de participer au mouvement *Cobra*.

L'ASSOCIATION AVEC WABBES

N'ayant pas d'attaches particulières avec cet endroit, je suis parti à la première occasion et je me suis associé avec Jules Wabbes, dont la notoriété était montante. Nous avons convenu, Wabbes et moi, de nous assister mutuellement. J'avais un besoin et lui aussi. Lui m'aidait à trouver des clients ; moi, je dessinais pour lui, avec lui, ce qu'il avait dans la tête. Il avait un atelier de menuiserie, d'ébénisterie et de réparation de meubles anciens qu'il revendait à bon prix, mais Wabbes ne dessinait pas et avait même une assez grosse difficulté à lire un plan, ça ne l'intéressait pas. Problème, ce qu'il avait dans la tête surgissait pour moi toujours trop tard. Quand la chose était faite, il m'interpellait : « Enfin... Comment est-ce possible ?



FIG. 3. IMMEUBLE ADMINISTRATIF FONCOLIN (FONDS COLONIAL DES INVALIDITÉS) – BRUXELLES, 1955-1957. AVEC JULES WABBES ET VICTOR MULPAS. © PHOTO : HENRI KESSELS.

Ce n'est pas comme ça ! Il faut changer ça ! » Et on changeait. Il y avait de ma part une nécessaire disponibilité au changement. Wabbes était un instinctif. Il sentait les choses. Il découvrait les choses. Il avait un œil qui lui permettait de voir tout ce que les autres n'avaient pas vu. C'était surprenant !

Cela a duré une dizaine d'années. Nous avons parcouru ensemble, construit ensemble, moi, dessinant ses meubles et, lui, intervenant dans ce que je fabriquais du point de vue architecture. Le célèbre *Foncolin*, rue Montoyer, est issu de cette période-là. J'avais eu la commande en 1955, à la même époque que celle pour l'Expo '58 où

j'étais en charge du *Palais de la science*. Nous avons ensuite collaboré sur la *maison Urvater*, le *Théâtre National*. Avec cette recherche incessante d'une expression toujours nouvelle dans l'usage des matériaux. Comment les utiliser ? Comment les mettre en œuvre ? En refusant radicalement tout produit du commerce. Ce qui était considéré communément comme de la décoration est soudain réapparu sous le terme « design »... Et se sont imposés, avec une certaine détestation, des produits danois, suédois..., de piètre qualité. Sauf – grande exception ! – Alvar Aalto, le Finnois.

Un jour, nous avons décidé de nous séparer, Wabbes et moi. Nous en avons marre l'un de l'autre. Nous nous étions épuisés. Je crois que nous n'avions plus rien à nous apprendre. Wabbes devait par ailleurs absolument se consacrer lui-même à la fabrication de ses meubles parce qu'aucun sous-traitant n'était en mesure de respecter les critères de qualité que ses meubles imposaient. Il était dans une recherche permanente de l'extrême qualité et de clients qui, intéressés par cela, naviguaient manifestement dans l'élitisme.

LE CONCOURS

La période qui suivit fut noire pour moi. Je n'avais rien à faire. C'est par hasard que s'est présenté le concours de *Glaverbel*. Nous avons rassemblé toute une équipe : Renaat Braem – il nous fallait un leader –, Victor Mulpas, Jacques Bocquart, Pierre Guillissen. Il y avait du monde. On s'est tué à ça. Je me suis dit, après ce concours, que je n'en ferais plus jamais. Pourtant,



FIG. 4. IMMEUBLE DE BUREAUX *SAPPHIRE* – BRUXELLES, 2003.
ATELIER D'ARCHITECTURE DE GENVAL. © PHOTO : YVAN GLAVIE.

nous avons gagné. Mais nous avons gagné parce que dans le jury il n'y avait pas d'architectes, chose fort importante. Le jury était composé d'ingénieurs, habitués à construire des usines. Les usines de verriers, à l'époque, c'étaient 300 m de long de disques au diamant qui avaient la largeur du verre qu'on en tirait : 3,5 m. Des plateaux qui devaient polir les deux faces à la fois. Ce truc passait entre des disques qu'il fallait changer toutes les huit heures. Un projet fait pour des ingénieurs.

Donc, on gagne et on le fait. Avec des aléas. Un bâtiment trop grand pour les besoins de la société qui voulait y établir son siège social, la location à l'ULB, la conception des

étages utiles à *Glaverbel*, la location partielle à C.F.E. [ndlr. : C.F.E., ou groupe C.F.E., est un groupe industriel issu de la Compagnie Belge de Chemins de Fer et d'Entreprises], sa transformation complète pour diviser le bâtiment d'une autre façon... Et puis le temps passe encore et, quinze ans plus tard, la révision du système de conditionnement d'air, le changement de vitrages... L'atelier de Genval est déjà intervenu deux fois dans le *Glaverbel* d'aujourd'hui. Complètement. Et il est ce qu'il est aujourd'hui, avec un grand système de circulation au rez-de-chaussée, côté jardin. Ce qui est remarquable dans ce projet, c'est que le côté jardin est mille fois mieux que le côté extérieur, mais que personne ne le sait... Il faut aller voir ! Lorsque vous êtes dehors, vous ne voyez qu'un morceau du cylindre alors que, quand vous passez à l'intérieur, vous voyez tout, ce qui change tout !

LES PROJETS D'UNE VIE

On retrouve parfois sur son parcours des choses anciennes que l'on a faites. Ce fut bien sûr le cas de *Glaverbel*. J'ai cassé d'autres choses, comme le *Foncolin*, très volontairement [ndlr. : construit en collaboration avec Jules Wabbes, le *Foncolin* fut démoli en 2001 et remplacé par le *Sapphire*, conçu par l'Atelier de Genval]. Je dois dire que, depuis, je regrette un peu, mais d'un autre côté je crois que c'était inévitable. J'étais absolument furieux d'apprendre que le bâtiment avait été classé d'une manière ahurissante. Ils nous ont dit : « Vous gardez le grand, mais faites ce que vous voulez du petit. » Or, la complémentarité du



FIG. 5. IMMEUBLE ADMINISTRATIF FONCOLIN (FONDS COLONIAL DES INVALIDITÉS) – BRUXELLES, 1955-1957. AVEC JULES WABBES ET VICTOR MULPAS. © PHOTO : HENRI KESSELS.

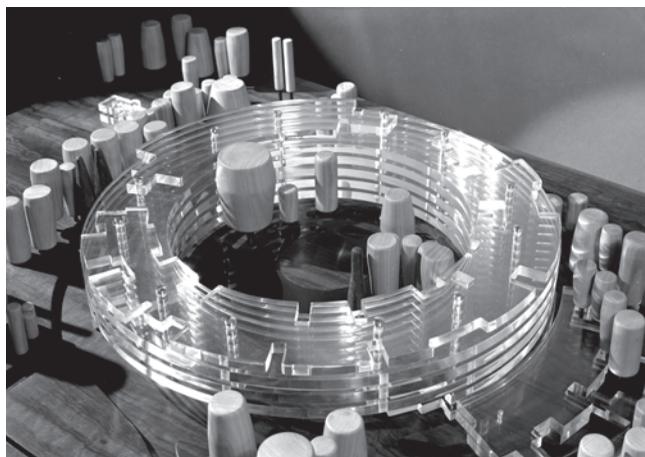


FIG. 6. IMMEUBLE ADMINISTRATIF GLAVERBEL – BRUXELLES, 1966-1967 : MAQUETTE DU CONCOURS. © PHOTO : HENRI KESSELS, 1962.

grand bâtiment et du petit était pour moi indispensable. C'était quelque chose d'unitaire. La commission avait l'air de faire fi de tout ce qui avait été construit dans le quartier et qui ruinait la prestance de ce que j'avais construit avec Wabbes. J'ai pris la décision d'avoir recours au ministre qui m'a donné trois semaines pour dessiner autre chose... Alors le nouveau bâtiment est ce qu'il est... En tout cas, autre chose. C'est une histoire qu'on peut raconter dans un

sens ou dans l'autre, un peu comme on veut. Je regrette malgré tout, mais c'était inutile de vouloir maintenir quelque chose que l'environnement même avait tué et qui avait été tué par le comportement des gens.

Le sort de la villa construite pour Pierre D'Ieteren (*Le Pangolin*, 1966-1968) a été plus heureux. La villa était classée, mais D'Ieteren a réussi à la faire déclasser, chose assez étonnante. Cette maison était très bien, elle n'avait pas bougé, mais il y avait deux salles de bains qui vraiment dataient, avec du carrelage de couleur qui était une erreur. Ils voulaient refaire les salles de bains convenablement et on ne pouvait tout de même pas leur donner tort. Le classement n'est pas toujours judicieux. On classe trop et mal, je crois.

Il y a, comme vous le voyez, des choses qui, malgré vous, traversent toute une vie, qui resurgissent et qui sont, à chaque fois, des cas de conscience. On le fait, on ne le fait pas. Disons que ça, c'est mon parcours. Avec cette difficulté complémentaire que généralement on vient vers vous pour ce qu'on connaît de votre travail et qu'on attend de vous que vous fassiez la même chose.

L'ÉLITISME

Je défends pour ma part une certaine forme d'élitisme. Pas un élitisme de potentat dominateur, mais au contraire un élitisme qui a la folie de la perfection et de l'innovation. Aujourd'hui, on vous parle de l'architecture comme d'un produit. Qu'est-ce qu'un produit ? Quelque chose réalisé à la chaîne, en continu. Ça vous intéresse ? Moi pas. C'est tout.



FIG. 7. ENSEMBLE DE MAISONS CALO D'EN REAL – IBIZA, 1973-1993.
ATELIER D'ARCHITECTURE DE GENVAL. © PHOTOS : FABIEN DE CUGNAC.



FIG. 8. ENSEMBLE DE MAISONS CALO D'EN REAL – IBIZA, 1973-1993.
ATELIER D'ARCHITECTURE DE GENVAL. © PHOTOS : FABIEN DE CUGNAC.

Tous les gens sur la planète sont aussi intelligents, au Sud, au Nord, partout. L'intelligence est répartie également sur la planète, mais il y a des zones qui la cultivent, dans le Nord surtout. Je ne crois pas qu'il y ait une architecture belge par exemple, alors qu'il y en a une flamande. Il peut tout à fait y avoir en Wallonie quelques isolés assez bons, assez pointus, mais du côté flamand il y a à la fois une généralité et une espèce de diversité. Il y a une espèce d'entité qu'on ne

retrouve pas en Wallonie. Alors Bruxelles, on sait ce que c'est, c'est un mélange, et je crois que les Flamands se sont fait avoir dans cette histoire. On me force à être Wallon et ça ne m'arrange pas. Je suis né à Anvers... Non, à Anderlecht [rires, ndlr.]. Mes parents étaient Wallons, mais je ne me sens ni Wallon ni Flamand. Je me sens Bruxellois.

Le projet est avant tout une question de dialogue. Sans s'adresser à des gens qui comprennent, vous êtes, vous, architectes, nuls. L'architecte a besoin d'un client et d'un client qui soit exceptionnel ! Les projets dépendent gigantesquement du maître d'ouvrage. L'architecte fait pour quelqu'un, il doit écouter ! Je me considère comme quelqu'un qui écoute. Si vous n'écoutez pas, vous faites une bêtise d'architecte ! C'est difficile. Il faut du temps. Vous commencez à pouvoir dialoguer et instruire lorsque vous avez une certaine pratique des choses. Aider le client à faire ce dont il a vraiment envie est une chose extrêmement difficile. Il arrive aussi d'être confronté à des maîtres d'ouvrage plus réticents et il faut faire avec. Ne parlons pas du temps qu'on passe à l'administration à défendre un projet. C'est ahurissant vis-à-vis du temps d'imagination ! Ça n'a aucun sens ! Alors quand je vois combien les choses ne changent pas... Travaillez tout de suite dans l'Horeca !

Les études d'architecture vous apportent certes une très bonne culture générale, avec une prédilection pour le visuel, je crois. Avec ces outils vous vous en sortirez toujours. Mais est-ce que cela sert à quelque chose de vous taper les cinq ans ? Ou peut-on y arriver tout seul avec un bouquin ? On peut faire la



FIG. 9. BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES – LOUVAIN-LA-NEUVE, 1970-1975. ATELIER D'ARCHITECTURE DE GENVAL. © PHOTO : FABIEN DE CUGNAC.



FIG. 10. HABITATION ET MUSÉE PRIVÉ URVATER – RHODE-SAINT-GENÈSE, 1960. © PHOTO : HENRI KESSELS.

liste : vous lisez Choisy ! Vous avez tout compris ! Il y a aussi d'autres voies : Wabbes, par exemple. Il a été à l'école jusqu'à seize ans, il est devenu photographe, puis il a vendu des meubles. Aujourd'hui, on commence à reconnaître que ce qu'il a fabriqué, c'est tout de même rare. Ce qui prouve qu'il y a parfois des voies parallèles qui ne sont pas négligeables ! Évidemment, il faut avoir de la chance dans ce cas-là. Une chose est sûre : tout dépend des

relations d'amitié. Tout relève du sentiment. L'amitié est une relation, le sentiment est une sensation, ce sont deux choses très différentes, mais complémentaires.

LA RETRAITE

Aujourd'hui, je ne participe plus aux projets de l'Atelier. J'ai pris ma retraite depuis cinq ans, je ne donne plus mon avis. Le dernier projet en date, j'étais contre le fait de le faire, mais ils ont quand même voulu le faire. Je crois une chose : si vous êtes à l'Atelier, alors, vous devez vous battre, pour imposer votre idée, votre vision, votre façon de faire, jusqu'à l'emporter. Le jour où on vous dit... enfin, on ne me l'a pas dit, mais, de toute façon, il fallait arrêter : j'étais épuisé par le décès de ma femme et par ces deux maisons que j'avais ajoutées avenue Lequime [ndlr. : la construction de deux maisons « différentes tout en étant semblables » sur le terrain de la maison *Urvater* a été le dernier projet d'André Jacquemain à l'Atelier de Genval].

La vie de l'architecte n'est guère facile ; vous avez des trous importants. C'est un métier dangereux. Il ne faut pas vivre trop vieux et voir défilier tout ça. Je crois qu'il y a un moment où vous pouvez en avoir fini parce que ça ne sert plus à rien de voir encore.

Dans la vie d'un architecte, vous avez des choses positives et, de temps en temps, des choses négatives. Et vous devez faire un choix, tout le temps. Faire un choix, le choix, et le tenir et l'obtenir. Parce que l'architecte, il est là pour obtenir. Son métier, c'est ça !

L'UTOPIE

Au début de notre entrevue, j'évoquais Ibiza et sa lumière. Les projets à Ibiza ont été pour moi une utopie. Vingt ans de boulot, des maisons toutes différentes. C'est un travail ! Si elles avaient toutes été les mêmes, cela n'aurait pas posé de problème évidemment. Les inventer de façon à ce qu'elles soient les unes dans les autres et qu'on ne puisse pas faire la différence entre sa maison et celle des voisins, ça devient comme un tissu. Puis vous vous apercevez que les gens détestent ça. Alors ils commencent à mettre des murs et, derrière les murs, on a un chien qui aboie pour sauver la télévision. Plus

d'utopie. L'utopie porte en soi sa mort parce que la vie prendra le dessus.

André Jacquemain estime, là, qu'il « en a assez dit ». Il nous pose quelques questions sur nous, notre avenir. Nous lui demandons si nous pouvons le revoir. Il ne voit pas l'intérêt d'une autre rencontre ; il n'a rien de plus à nous dire.

Cet entretien a été réalisé dans le cadre du cours d'histoire de l'architecture en Belgique au xx^e siècle de M. Cohen. Nous remercions Jean-Didier Bergilez pour la relecture et les architectes de l'Atelier de Genval pour les images qui illustrent ce texte.

André Jacquemain est décédé le 28 janvier 2014. C'était sa dernière interview.



FIG. 11. MAISON D'ETEREN « LE PANGOLIN » – KNOKKE-LE-ZOUTE, 1966-1968. AVEC PAUL HOF. © PHOTO : ANDRÉ JACQMAIN (ATTRIBUTION).